Document généré le 23 avr. 2024 09:51

ETC

Récoltes multiples

Orange, 18 artistes du Canada, des États-Unis et d'Europe. Expression, Centre d'exposition de Saint-Hyacinthe et divers lieux de la ville. 29 août - 12 octobre 2003

Nathalie de Blois

Numéro 64, décembre 2003, janvier–février 2004

URI : https://id.erudit.org/iderudit/35404ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (imprimé)
1923-3205 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

de Blois, N. (2003). Compte rendu de [Récoltes multiples / *Orange*, 18 artistes du Canada, des États-Unis et d'Europe. Expression, Centre d'exposition de Saint-Hyacinthe et divers lieux de la ville. 29 août - 12 octobre 2003]. *ETC*, (64), 51–59.

Tous droits réservés © Revue d'art contemporain ETC inc., 2003

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Saint-Hyacinthe

RÉCOLTES MULTIPLES

Orange, 18 artistes du Canada, des États-Unis et d'Europe, Expression, Centre d'exposition de Saint-Hyacinthe et divers lieux de la ville. 29 août – 12 octobre 2003

Au nombre des événements artistiques du genre biennale, triennale, manif d'art et autres qui prolifèrent dans le paysage culturel québécois depuis quelques années, s'ajoutait récemment une manifestation à caractère « événementiel » intitulée Orange, l'événement d'art actuel de Saint-Hyacinthe. Présenté hors des grands centres urbains (ce qui est fort bienvenu), l'événement organisé par le centre Expression regroupait, dans différents endroits du centre-ville de Saint-Hyacinthe, 18 artistes locaux, nationaux et internationaux, autour du thème de l'agroalimentaire.

Orange a été pensé et conçu avec le souci déclaré d'établir un lien significatif avec le milieu dans lequel il prenait place – d'où l'importance pour les commissaires Marcel Blouin, Mélanie Boucher et Patrice Loubier de se rattacher de près à la réalité économique et sociale de la région – tout en demeurant percutant autant pour les artistes que pour la communauté. En proposant une thématique multidisciplinaire directement associée à l'agroalimentaire, moteur principal de l'économie de cette région, les commissaires couraient sans aucun doute le risque de voir leur activité assimilée ou pervertie par les impératifs de la mise en marché et de la publicité, essentielles à une industrie d'une telle importance dans le Jardin du Québec[1]. L'écueil a été habilement contourné. En effet, leur choix a porté sur des propositions artistiques diversifiées, avec une propension générale à soulever un questionnement éclairant sur la culture ambiante et les intérêts qui la façonnent, ce qui a permis de conserver à l'événement toute sa fraîcheur.

L'association art et nourriture n'est pas nouvelle. Pensons aux somptueuses représentations de la table dans les natures mortes hollandaises du XVIe siècle. Plus près de nous, nombre d'artistes du XXe siècle ont réservé aux aliments une place de choix dans leur pratique, que ce soit en utilisant l'alimentaire comme « matériau » participant à leurs œuvres ou en s'y référant comme « matière » à réflexion sur le corps et ses fonctions biologiques, sur l'acte de se nourrir, sur le rituel du repas ou encore sur les aspects techniques et économiques de la question alimentaire.

En plus d'inclure des œuvres existantes, les organisateurs d'Orange ont commandé des œuvres inédites et invité des artistes à élire temporairement domicile à Saint-Hyacinthe afin d'y effectuer une résidence. Outre celles qui étaient présentées au Centre Expression, les œuvres et interventions ont été disséminées à différents endroits de la ville, tous des lieux passés ou actuels du commerce de l'alimentation (un ancien marché Métro, une bonbonnière, le Marché Centre et autres places publiques).

Les œuvres à caractère interventionniste faisant appel à la notion symbolique de la nourriture, en suscitant des expériences humaines à caractère intime et spontané, se sont avérées particulièrement éloquentes. Retenons notamment la participation de Massimo Guerrera qui, reprenant et actualisant le projet *La Cantine*, dont les premières sorties remontent à 1995, a promené au cœur de Saint-Hyacinthe un petit chariot – version mini de la cantine –, distribuant, au fil de rencontres « indéfinies », des aliments et d'autres denrées symboliques, comme du temps et un peu de soi. Sur les murs de l'ancien commerce Métro trans-

Paul McCarthy, *Tomato Head*, 1994. Sculpture installative. Collection : Ydessa Hendeles Art Foundation, Toronto. Photo : Daniel Roussel.

Claudie Gagnon, *Marchandises*, 2003. Installation Photo : M. Blouin.

formé pour l'occasion en galerie, étaient rapportés des documents photographiques et des dessins témoignant de ces sorties et des moments partagés. Se frayer un passage vers l'autre en donnant aussi accès à soi constitue à chaque tentative une expérience risquée et pleine de potentialités impromptues mettant en cause le tracé invisible de nos limites individuelles. *La Cantine*, en sa capacité toujours renouvelée d'explorer les relations humaines et d'éprouver nos perméabilités, traverse le temps en conservant toute sa pertinence et son actualité.

Sur ce même thème de l'échange entre les êtres, le travail de l'artiste française d'origine russe Olga Boldyreff est riche de sens. Tranquillement installée avec son tricotin sur la place du Marché Centre de Saint-Hyacinthe pendant des journées entières, l'artiste se fait présence discrète et attentive à l'activité humaine qui se déroule près d'elle. Sur la place du marché, les gens se rencontrent, se retrouvent ou font connaissance. Renouant avec une certaine idée de communauté, Boldyreff utilise son tricotin comme outil médiateur de rencontre entre individualités, s'employant à *tisser*, non seulement le fil qui glisse entre ses doigts, mais également le récit de ses impressions et de ses conversations avec les gens, qui est reporté sous forme de dessin, de photographie et d'écriture. On ne peut que souligner le caractère intimiste et poétique de cette pratique qui ne recherche pas l'éclat, mais qui convainc doucement, humblement.

Dans le même ordre d'idée, mais avec moins de finesse et de bonheur, Nicolas Pinier présentait *Jardin de voyage*. Aménageant au centre-ville sa roulotte, ses fleurs en pot, son gazon déroulé et son mobilier de jardin, le travail de Pinier se veut une critique de l'activité urbaine. Son passage de ville en ville est l'occasion de provoquer ou de perturber le quotidien parfois complaisant des citadins, avec ce qu'on voudrait être une certaine ironie. L'intention est louable, mais le caractère ambigu du message – la roulotte, élément un peu théâtralisé, tend à s'imposer comme un ornement de plus dans le paysage – vient amoindrir de manière sensible l'impact de l'œuvre.

Sleeping with Cake (1999-2003), de Diane Borsato, relate, au moyen d'images photographiques judicieusement associées à de courts récits – textes et images se nourrissant les uns les autres –, une succession de gestes à teneur expérimentale réalisés dans des cadres intimes. Outre les actions connues, accomplies antérieurement (dormir avec des gâteaux, faire bouillir des objets qui lui sont chers pour en recueillir l'essence, par exemple), s'ajoutaient deux actions réalisées pendant la résidence de l'artiste.

Seule, Borsato apparaît immobile devant une fenêtre au Séminaire de Saint-Hyacinthe, partageant pendant une journée entière la vie tranquille et contemplative des plantes qui l'entourent, se nourrissant exclusivement de lumière et de silence. Un autre couple texte-images nous conduit au Centre d'archives de Saint-Hyacinthe, où Borsato porte à sa bouche l'un après l'autre des objets déposés devant elle, rappelant ainsi que c'est d'abord en goûtant – perception première et puissante – qu'on appréhende le monde. Ces expériences sensorielles profondément belles et signifiantes dans ces lieux, propices au recueillement et à l'illumination de la pensée, évoquent la plénitude sereine et intense née de la méditation et de l'écoute des rythmes intérieurs. Saisissant.

Dans un tout autre ordre d'idée, Claudie Gagnon a érigé un buffet gargantuesque et grotesque, déroutant par son abondance, sa variété quasi infinie de formes et de couleurs. L'installation *Marchandises* est une mise en scène exubérante et trompeuse, rassemblant une variété d'objets tirés du quotidien qui, détournés de leur fonction par d'habiles jeux d'assemblage, dessinent des mets culinaires variés et attirants au premier regard mais truffés d'éléments incongrus (poils, écailles et plumes...). Tout ce qui brille n'est pas or... Gagnon livre ici une œuvre spectaculaire, drôle et perspicace qui dénonce notre propension à l'excès et à la démesure, tout en éveillant un doute quant à l'innocuité des aliments que nous consommons. Une œuvre qui s'inscrit dans la lignée directe de ses œuvres précédentes, en terrain très – trop ? – bien connu.

La frontière trouble entre la fascination et la répulsion provoquées par la nourriture est également explorée dans l'œuvre photographique d'Althea Thauberger. *Free food !* présente des photographies d'aliments cuisinés sortis de leur cadre habituel : une pièce de jambon dorée, des pommes de terres farcies, une alléchante pointe de tarte à la crème, une portion de salade de chou gisent au milieu de décors floraux et verdoyants. De prime abord, très appétissant !

Pourtant, malgré son caractère de perfection, l'ensemble provoque un sentiment de méfiance. En effet, ces environnements nous amènent peu à peu à entre-

Nicolas Pinier, *Jardin de voyage*, 2003. Œuvre mobile. Photo : M. Bloem.

Stéphan Bernier, *Plants de porc*, 2003 (détail). Installation. Photo : Stéphan Bernier.

voir la fragilité de la beauté et par là, ce que sera l'avenir – perte de fraîcheur, déliquescence, fourmillements de larves et d'insectes, putréfaction…

Poursuivant sur le thème de la vulnérabilité avec l'œuvre vidéographique *not afraid to die*, Thauberger utilise un langage séduisant et romantique, voire naïf, pour traiter du dépérissement des choses et des êtres : image même de la sérénité, une jeune fille se tient, immobile, dans un décor bucolique ; pourtant, les bruits sereins de la forêt sont porteurs de doutes, et l'on se prend à la voir pour ce qu'elle est peut-être déjà, une proie…

On ne saurait passer sous silence la pièce *Tomato Head* (1994), de Paul McCarthy, un des enfants terribles de l'art américain de la seconde moitié du XXe siècle, connu pour son goût du grotesque et des représentations de la perversité sexuelle. *Tomato Head* est une figure humaine avec pour tête une tomate géante, et dont les divers orifices sont obstrués par des outils de jardinage. Si l'œuvre peut prétendre à une certaine naïveté de par l'emploi d'accessoires rappelant les passe-temps innocents et les jeux d'enfant, l'utilisation tordue qui en est faite confère un caractère brutal à l'œuvre.

Abordant le thème du jardinage et de la culture dans une tout autre optique, Sylvie Fraser a travaillé pendant deux mois à reproduire quatre exemplaires du *Déjeuner sur l'herbe*, de Manet, au moyen de graines, de légumineuses et de céréales. Clin d'œil de génie, les grains sont ensuite laissés à germer suivant les humeurs de la nature, chaque tableau croissant peu à peu à son rythme propre, présentant ainsi une étape distincte de la croissance des végétaux. Juste métaphore du caractère transitoire des choses, l'œuvre « picturale », produit de la société civilisée, se voit petit à petit détruite sous nos yeux par cette vie à l'état brut qui impose son propre *dessin*.

On ne pourrait revoir ici en détail toutes les œuvres présentées, vu leur nombre et leur diversité. Soulignons toutefois en terminant le travail de Millie Chen, dont l'environnement sonore *Meat Speech* est l'une des rares pièces de l'événement à aborder les enjeux socio-politiques de l'industrie agroalimentaire selon un angle critique. Réalisée spécifiquement pour Orange, *Meat Speech* retransmet des cris perçants de porcs – promis à l'abattoir – auxquels se superposent des appels à saveur révolutionnaire, le tout noyé dans une grinçante cacophonie.

L'œuvre interpelle surtout l'ouie, procédé habile qui permet une expérience plus intuitivement sensitive

Althea Thauberger, *Thanksgiving II*, 2001. Photographie couleur.

que raisonnée. L'effet produit, volontairement désagréable, évoque le désir évident d'une portion de l'industrie agro-alimentaire d'occulter une part de la réalité de la production animalière, particulièrement touchée par les développements technologiques (biotechnologie, etc.) et les impératifs de la production de masse. *Plants de Porcs*, de Stephan Bernier, constitue également une critique bien ciblée de cette politique de l'aveuglement.

Cette première édition de Orange a été conçue et créée, on le répète, par trois commissaires. Devant la multitude d'avenues de recherche et de réflexion s'offrant à eux, il était difficile de créer une unité. Si les commissaires Blouin, Boucher et Loubier ont su concilier leurs sensibilités respectives pour créer un événement consistant et comportant sa part de découvertes, l'événement manquait toutefois de fluidité. La disposition des œuvres dans des espaces clos ou semi-clos favorisait rarement la mise en tension ou le véritable dialogue qu'on aurait pourtant désiré voir s'établir entre celles-ci. Par ailleurs, les photographies de Laurette Atrux-Tallau, Ron Benner, Michel Campeau, Karoline Georges, disposées en hauteur à l'extérieur du Marché Centre, auraient été mieux servies et appréciées à leur juste valeur si leur présentation les avaient rendues plus accessibles. Ceci dit, on ne peut que saluer la détermination des organisateurs qui ont su mettre sur pied et mener à bon port un projet fort audacieux. Orange aura permis de présenter hors des centres urbains, de manière signifiante et bien ancrée dans le quotidien de la communauté, une pluralité de pratiques actuelles en art contemporain, et c'est là un accomplissement certes non négligeable.

NATHALIE DE BLOIS

NOTE

[1] Voir à cet effet la critique de Jean-Claude Rochefort, « Manger la lune, gober l'esthétique », parue dans *Le Devoir*, Édition du samedi 6 et dimanche 7 septembre 2003.